

Libretto

EDITH VELMANS

LES CARNETS
D'EDITH

récit

Traduit de l'américain par
HÉLÈNE COLLON

libretto

Titre original :
Edith's Book

© Edith Velmans, 1998.

© Éditions Phébus, Paris, 2003, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-122-8

Edith Velmans est née en 1925 à La Haye dans une famille juive aisée. Après la Seconde Guerre mondiale, elle mène une vie « normale », se marie, émigre sur la côte Est des États-Unis où elle devient psychologue sociale et où elle réside toujours. C'est en 1997 qu'elle se décide à retranscrire, en anglais, les notes qu'elle avait, à quatorze ans à peine, soigneusement prises dans ses carnets. D'abord édité à Amsterdam en traduction néerlandaise, son livre connaîtra en Grande-Bretagne et aux États-Unis une carrière fulgurante : il reçoit en 1999 le Jewish Quarterly Literary Prize.

*Pour Anya, Jack,
Nicholas, Saskia et Luca*

Décidément, on peut supporter bien des choses quand la fatalité est dispensée à petites doses. C'est comme le poison : si on l'absorbe de manière très progressive, en augmentant la quantité d'une goutte à la fois, le corps finit par s'y habituer.

DAVID VAN HESSEN, mai 1943



AVANT-PROPOS

Quand je me suis installée aux États-Unis il y a une vingtaine d'années, j'ai été surprise de constater que ce qui m'était arrivé aux Pays-Bas pendant la Deuxième Guerre mondiale suscitait un vif intérêt. Pour moi, ces événements étaient somme toute assez banals, mais mes amis exprimaient une curiosité qui a fini par vaincre ma résistance initiale. Alors j'ai décidé que pour répondre à leurs questions et raconter mon histoire, la meilleure solution était de traduire mes lettres et carnets de guerre.

Ce sont mes chères amies Dorothy Lipson, historienne, et Kati David, écrivaine, qui, les premières, m'ont poussée à coucher ce récit sur le papier. Mon grand regret est qu'elles ne soient plus là pour voir le fruit de leurs encouragements et de leur foi en moi.

Sans l'aiguillon, l'enthousiasme et la compétence professionnelle de ma fille Hester, jamais je n'aurais su mettre de l'ordre dans le chaos. En travaillant ensemble sur ce livre nous avons toutes les deux vécu quelque chose de très beau. « En mettant en forme tes mémoires, m'a-t-elle dit, j'apprends à aimer et à apprécier intimement les grands-parents que je n'ai jamais connus. »

Pour leur amitié et l'aide qu'ils m'ont apportée, je tiens également à remercier Renata Laqueur, Wanda Fleck, Estelle Leontief, Marianne et Jon Swan, Karen Polak et, *last but not*

least, pour sa sagesse et son fidèle soutien, celui qui est mon époux depuis cinquante ans, Loet Velmans.

EDITH VELMANS

PROLOGUE

Nous sommes en juillet 1950. Je suis couchée dans mon lit d'hôpital, à Amsterdam, mes deux bébés dans les bras. Mon médecin me dit qu'on a une chance sur soixante-dix-huit d'avoir des jumeaux. À l'entendre, on dirait que c'est un exploit. Toute une famille d'un coup ! Je me dis que si je continue à en avoir deux à la fois, le monde sera vite repeuplé.

Car quand j'entends parler chiffres, je ne peux m'empêcher de repenser à de bien funestes inventaires : sur les cent quarante mille Juifs que comptait la Hollande avant que la guerre éclate, il y a dix ans, moins de trente mille ont survécu ; c'est-à-dire à peu près un sur cinq. Dans ma famille, nous étions six ; nous ne sommes plus que deux.

Je venais de donner naissance au premier bébé, et j'étais épuisée. Alors le Dr Herzberger est venu se pencher sur moi et m'a dit, plein d'espoir : « Il y en a encore *au moins* un. »

Le travail avait été long et difficile. Je n'étais pas d'humeur à apprécier son sens de l'humour. « *Ach laat maar zitten* », ai-je gémi. Ce qui signifie : « Eh bien, on n'a qu'à l'y laisser. »

Mais ce n'était pas une plaisanterie. Vingt minutes plus tard naissait un second bébé, parfaitement développé, qui pesait trois kilos deux cent cinquante.

Comme Loet venait de rentrer à la maison, rayonnant de fierté, pour dormir quelques heures, la tante Tine s'est brusquement matérialisée à mon chevet. C'est elle qu'on a

autorisée à venir me voir avant tout le monde – et l’heure des visites était encore loin. Elle avait dit aux infirmières qu’elle était la grand-mère. Elle m’a serrée dans ses bras, les larmes aux yeux, et j’ai été très émue.

Mais cela, c’était hier ; maintenant, je bavarde agréablement avec la jeune accouchée qui occupe le lit en face du mien. Elle s’appelle Miep Gies et elle est radieuse. Elle tient dans ses bras un nouveau-né prénommé Paul. Il y a longtemps qu’elle et son mari Jan attendaient cet instant. Elle a quinze ans de plus que moi et espérait un enfant depuis des années.

– On s’est mariés, et puis la guerre est arrivée – enfin, vous voyez.

– Oui, je vois, ai-je opiné.

Les infirmières viennent nous montrer comment donner le sein. Je regarde autour de moi et je demande à la mienne :

– Mais comment dois-je m’y prendre ?

Elle me répond calmement :

– Comme les autres !

– C’est-à-dire que... Moi, j’en ai deux !

– Et alors ? Vous avez deux seins, non ? me réplique-t-elle, non sans raison.

Et à ma grande surprise, ça marche. J’allaite mes bébés l’un après l’autre. Quand les autres mamans ont fini, qu’elles peuvent se reposer un peu, moi, il faut que je recommence tout avec le second. Mais je m’en acquitte honnêtement, dans un souci d’équité, en changeant de temps en temps de sein pour que les deux bébés aient autant de lait l’un que l’autre.

À la maternité, les jours filent à toute allure. Miep Gies et moi, on compare et on admire nos bébés respectifs, on fait ensemble nos exercices pour se raffermir le ventre, on glousse comme des collégiennes derrière le dos des infirmières sévères et on échange des confidences. J’ai présenté tante Tine à ma nouvelle amie en lui expliquant quels étaient nos liens (c’est

Tine zur Kleinsmiede qui m'a cachée pendant la guerre), et elle m'a raconté qu'elle aussi a aidé une famille juive ici même, à Amsterdam. Elle se tait un moment et se mord la lèvre en regardant par la fenêtre.

Je connais déjà la réponse, mais je lui demande quand même, avec douceur :

– Qu'est-ce qui leur est arrivé ?

– Quelqu'un les a trahis, sur la fin. En 1944. On ne sait pas qui. Seul M. Frank est revenu des camps. Ils avaient deux filles – Margot et Anne.

Elle s'essuie les yeux. Je soupire. L'histoire n'est que trop banale. Tout le monde connaît quelqu'un qui a perdu un parent pendant la guerre.

Un autre jour, Miep me voit écrire dans l'album-bébés que, toute à mon enthousiasme, j'ai décidé de tenir.

– Anne aussi écrivait tout le temps, m'apprend-elle. La fille de M. Frank, vous savez. Elle disait toujours qu'elle voulait être écrivain quand elle serait grande. Elle tenait son journal. Quand les nazis sont venus les prendre, je l'ai gardé en attendant qu'elle revienne. Depuis, M. Frank l'a fait publier.

– Ah bon ? ai-je répondu poliment. J'aimerais bien le lire un jour.

Je ne le lui dis pas, mais je doute que le journal intime de cette pauvre petite intéresse grand monde. Des tas de gens ont dû tenir leur journal pendant la guerre – je suis bien placée pour le savoir, j'en fais partie. Je garde une valise pleine de carnets qui datent de ce temps-là. Naturellement, l'histoire d'Anne Frank est beaucoup plus triste que la mienne, puisqu'elle est morte. Pourtant, elle n'était qu'une personne parmi les milliers – non, les millions – de gens qui ont péri.

Je pousse un soupir. En Hollande, dans ces années d'après-guerre, on n'aime plus tellement reparler de la guerre. Ceux qui restent sont trop occupés à reconstruire leur petit monde

pour s'attarder sur le passé. Nous faisons simplement de notre mieux pour nous remettre à vivre.

Le petit Paul a tout le temps faim. Miep a des problèmes pour le nourrir car elle n'a pas assez de lait. Alors que chez moi, au contraire, il coule comme un robinet qui fuit. Comme je passe deux fois plus de temps à allaiter que les autres mères, mes glandes mammaires surstimulées produisent tant de lait que je suis obligée de caler de petits flacons dans mon soutien-gorge pour recueillir le surplus.

Les infirmières ont trouvé une solution plus efficace : quand le bébé de Miep pleure parce qu'il n'en a pas eu assez, on prend mon lait en trop et on le lui donne dans un biberon.

On laisse sortir Miep au bout de dix jours, mais moi, puisque j'ai eu des jumeaux, je dois rester encore une semaine. Quand nous nous séparons, elle et moi, nous sommes amies pour la vie. Jan Gies, son mari, revient tous les jours chercher mon lait pour son fils. Quand on m'autorise enfin à rentrer à la maison, ce manège se poursuit pendant une quinzaine de jours. Puis l'appétit du petit Paul finit par se calmer et Jan cesse de venir chez nous avec son biberon.

Je ne lirai le journal d'Anne Frank que des années plus tard ; entre-temps, elle est devenue légendaire dans le monde entier.

Il y a une autre Miep dans ma vie : Miep Fernandes, ma meilleure amie d'école. C'est à cette Miep-là que j'ai remis mes carnets, pour qu'elle les tienne en lieu sûr, le jour où je suis entrée dans la clandestinité. Je les avais soigneusement emballés dans ma petite valise noire en cuir verni. En fait, cette valise ne m'appartenait pas vraiment ; elle était à Omi. Avant cela, elle avait servi à ranger, bien plié, le linge en dentelle blanche (chemise, peignoir, chaussettes et bonnet) dans lequel ma grand-mère voulait être enterrée. Quand les Allemands ont envahi la Hollande, Père nous a ordonné

d'emballer les affaires auxquelles nous tenions le plus au cas où nous serions obligés de courir nous réfugier dans un abri antiaérien. La valise d'Omi avait la bonne taille et je n'ai rien trouvé d'autre. Je me la suis appropriée et j'ai fourré sans plus de cérémonie les vêtements funéraires dans un tiroir.

Après la guerre, Miep Fernandes m'a rendu la petite valise noire, dont le précieux contenu était intact : mes journaux intimes, avec leurs couvertures toutes gaies, vichy ou rayées. Je ne m'en suis jamais plus séparée, malgré mes innombrables déménagements et tous les bouleversements qui sont intervenus dans mon existence. Le tout premier carnet est aussi celui qui a l'air le plus sérieux, avec sa couverture en cuir marron rehaussée d'or. Voici ce qu'on peut lire sur la première page :

19 septembre 1938

Ce carnet m'a été offert par ma grand-mère, Omi, quand elle est venue d'Allemagne pour s'installer chez nous avec toutes ses malles et tous ses cartons. On peut donc dire qu'il fait partie de mon héritage ! Je vais m'en servir d'album ; comme ça, plus tard, quand je serai adulte et que nous serons tous entrés dans une autre ère, je pourrai me rappeler les « temps modernes » où nous vivons actuellement et rire des choses bizarres, démodées, qu'en 1938 on considérait comme le nec plus ultra.

Il m'arrive de ressortir ces vieux carnets et de les feuilleter. J'y trouve le même réconfort qu'un avare qui compte ses sous. Je me rappelle que je ressentais le besoin pressant

de mettre les choses noir sur blanc. Un jour, j'ai tenté de définir ce besoin :

« Parfois, je suis tellement heureuse que j'ai l'impression d'être sur le point d'éclater. Et ces moments-là, je voudrais les préserver ; je voudrais les attraper, les garder et les figer à jamais. Comme des rayons de soleil dans un petit coffret que je pourrais ouvrir quand il fait nuit dehors. »

Voici donc mes rayons de soleil, mon petit coffret. Comment aurais-je pu prévoir qu'un jour j'aurais tant besoin d'eux ?

LE POIRIER

Ma grand-mère, Mina Weil Wertheimer – dite Omi –, est venue vivre avec nous en 1938. Elle était de Sinsheim, un village proche de Heidelberg, en Allemagne. Après avoir mis au monde un enfant mort-né, puis perdu un autre bébé, emporté par une maladie infantile, elle avait eu l'infortune supplémentaire de voir mourir son mari – mon grand-père, Gustav Adolf Weil – alors que les deux filles qui lui restaient étaient encore très jeunes. Mais la grande tragédie de sa vie reste la disparition de son fils Julius, enrôlé dans l'armée impériale du Kaiser en 1914, à l'orée de la Première Guerre mondiale. Je revois sur le bureau d'Omi la photographie de ce bel officier prussien à l'air fier, avec sa moustache épaisse et son casque à pointe. À côté, elle avait disposé une petite croix en fer portant en son centre la mention « 1914-1918 ». C'était l'*Ehrenkreuz* (la Croix d'honneur), qu'on décernait aux « mères héroïques » qui avaient sacrifié leurs fils au *Vaterland*.

De tous les enfants de Mina, seule reste donc ma mère, Adelheid Hilde; elle est son unique consolation: c'est une fille aimante et obéissante. Quand la Première Guerre éclate, elle vient juste de sortir de l'école. Pendant toute la guerre, elle soigne les soldats qui rentrent blessés du front. Peu de temps avant la fin, elle tombe amoureuse de David Van Hessen, un homme d'affaires hollandais de treize ans son aîné.

En 1918, une fois l'Allemagne vaincue, mon père emmène ma mère à Amsterdam.

Je n'ai que de vagues souvenirs de la maison de ma grand-mère à Sinsheim. Derrière le bâtiment principal se trouve une annexe abritant la buanderie. Cela doit me frapper car je me souviens par-dessus tout des bras rouges et musclés de la bonne maternelle et dodue qui frotte oreillers et couettes sur une planche à laver en métal pendant que la literie bout dans un baquet. Je me rappelle aussi le parfum entêtant des pommes rangées sur leurs clayettes, elles-mêmes empilées dans les combles de la lingerie. Et je revois Omi cueillir des groseilles dans le jardin, puis racler la bassine à confitures et se lécher les doigts.

Quand mes parents réussissent enfin à la convaincre de quitter Sinsheim, en 1938, Omi n'a déjà plus la nationalité allemande. Elle est juive, donc indésirable. Ses voisins l'évitent, et même ses amis proches jugent à présent trop risqué de la saluer. Malgré tout, elle a du mal à s'en aller. Mes parents l'arrachent enfin à sa maison en lui donnant l'assurance que pareille chose ne peut se produire en Hollande.

Ma mère vient l'aider à emballer ses affaires et à « vendre » la maison de famille – en réalité, celle-ci leur a été proprement confisquée. Quelqu'un lui en a offert une somme dérisoire, et ma mère juge dangereux de refuser ou de discuter le prix. Elle nous racontera par la suite qu'un ou deux voisins « aryens » étaient venus secrètement, de nuit, leur dire au revoir, désolés de ne pouvoir rendre visite à Omi en plein jour, ni même de lui dire bonjour quand ils la croisaient dans la rue. Car il était désormais interdit de fréquenter des Juifs.

Un flot de réfugiés devait suivre, dont beaucoup de parents de ma mère, qui reçurent un accueil chaleureux chez nous (ainsi, bien souvent, qu'une aide financière) avant de poursuivre leur chemin vers l'Angleterre, les États-Unis ou l'Amérique du Sud. Il y en eut même quelques-uns pour rester en

Hollande. Pour moi, ceux-là avaient fait le bon choix, naturellement. Aucun pays au monde ne valait le mien. Mon père ne nous avait-il pas dit que, pendant la guerre de 14-18, beaucoup de réfugiés avaient trouvé un havre aux Pays-Bas ? Quand j'étais petite, si je ne finissais pas mon assiette, ma mère me racontait l'époque où il n'y avait rien à manger en Allemagne, pendant la guerre. Elle parlait toujours de son arrivée en Hollande (pour se marier) comme d'une « entrée au paradis » : soudain, tout était à portée de main, y compris le chocolat et les oranges.

Pour moi, la question était réglée : notre pays était préférable à n'importe quelle contrée au monde. Dire que certains étaient privés de chocolat ! La Hollande étant neutre, nous n'avions pas pris part à la Grande Guerre, alors même que les batailles les plus sanglantes se livraient en Flandre, non loin de la frontière. Si, comme le pensait mon père, Hitler tentait quoi que ce soit, nous serions en sécurité ici.

Ces parents allemands me cajolaient, me pinçaient les joues et discutaient ardemment pour savoir à qui je ressemblais le plus. Ces effusions étaient une nouveauté pour moi. Du côté de mon père, on était sobre, peu démonstratif et du genre pragmatique. Les Van Hessen étaient une respectable famille implantée depuis des générations à Groningue, dans le nord du pays, où ils avaient d'abord été négociants en bétail avant de s'établir dans le commerce et les affaires. Je ressentais un léger sentiment de supériorité vis-à-vis de ces pauvres réfugiés si humbles, qui avaient tout perdu et se retrouvaient confrontés à un avenir incertain. J'étais bien en sécurité dans ma petite vie heureuse et confortable à La Haye, où j'étais fière de fréquenter ma prestigieuse école privée, le Nederlands Lyceum¹.

Omi, elle, pleurait souvent, et je sentais que la souffrance

1. Lycée néerlandais où le latin et le grec étaient obligatoires. (*Sauf mention contraire, toutes les notes sont de l'auteur.*)

d'autrui l'atteignait au plus profond d'elle-même. Ses chers disparus étaient très présents dans sa vie. Elle restait souvent au lit avec des compresses fraîches sur le front pour soulager ses migraines récurrentes. Mais j'avais l'impression qu'elle s'en servait pour manipuler mes parents quand on ne faisait pas assez attention à elle. Or, ma mère lui consacrait déjà beaucoup de temps ; aussi lui en voulais-je de devoir toujours partager ma mère avec elle. Par ailleurs, depuis son arrivée on parlait beaucoup allemand chez nous, et cela me déplaisait. Je détestais cette langue et, comme beaucoup de gens de ma connaissance, je n'aimais pas non plus les Allemands. Je faisais une exception pour la famille de ma mère, mais mon préjugé m'interdisait absolument de m'identifier à eux d'une quelconque manière. J'étais hollandaise, et ma mère aussi. Je ne voulais pas l'entendre s'exprimer autrement qu'en hollandais – qu'elle parlait à la perfection, sans une trace d'accent.

Je dois l'avouer, j'aurais préféré que ma mère soit différente. J'aurais voulu qu'elle soit plus banale, plus discrète, plus semblable à celles de mes amis. J'avais envie de rentrer sous terre quand elle venait au lycée en talons hauts avec le dernier chapeau à la mode de Paris, un manteau de fourrure très chic jeté sur les épaules. J'aurais voulu une mère qui arrive à bicyclette, avec des souliers plats et un imperméable en coton d'Égypte fermé par une ceinture.

Quand elle ne cherchait pas à monopoliser l'attention de ma mère, Omi était une adorable grand-mère à qui on pouvait confier ses secrets, et qui n'était avare ni de conseils ni de cadeaux. C'est elle, quand elle est venue vivre avec nous, qui m'a offert le carnet en cuir bordé d'or qui devait devenir mon journal. Au début je m'en suis effectivement servi comme album, en y collant soigneusement des photos de mes vedettes de cinéma préférées découpées dans des magazines. Mais je me suis bientôt mise à relater passionnément, jour après jour, ce que je pensais et ce que j'avais fait :

6 février 1939

J'en ai assez de coller des images dans cet album. Alors j'ai décidé de tenir un journal. J'espère aussi l'illustrer, mais est-ce que je m'y tiendrai, ça, c'est une autre histoire. Il me semble un peu risqué de consigner mes secrets les plus intimes dans ces pages – on ne sait jamais dans quelles mains elles peuvent tomber un jour.

Si je me suis tournée vers ce journal, c'est peut-être parce que, tout à coup, ma mère avait moins de temps à me consacrer. Ou alors, étant la cadette, j'avais l'impression qu'on ne me prenait pas assez au sérieux dans la famille. Le soir, à dîner, on discutait avec animation sur des sujets auxquels je ne connaissais pas grand-chose, et quand j'essayais de placer un mot, mes grands frères ne faisaient pas attention à moi. Quand je finissais par me plaindre tout haut qu'on ne me laissait jamais parler, mon père levait la main pour intimer le silence aux garçons, puis, regardant sa montre avec ostentation, déclarait : «Très bien. Tu as deux minutes. Vas-y.» Il se faisait alors un silence inhabituel durant lequel je me mettais à bégayer bêtement, incapable de me rappeler ce que j'avais à dire. Sur quoi le temps qui m'était imparti s'achevait. Tandis que dans mon journal je discourais tout mon soûl, en sautant sans arrêt du coq à l'âne, sans d'autre témoin que moi-même.

24 février 1939

Aujourd'hui j'ai fini mon devoir de géométrie – je ne suis pas sûre de m'en être bien sortie; mais peut-être que si,

finalement. Demain, on va à un concert des jeunes musiciennes. Je suis très contente. J'aimerais tellement étudier la musique – la musique classique, je veux dire – pour pouvoir mieux la comprendre et apprécier davantage sa beauté. Vraiment, je voudrais pouvoir en tirer plaisir. Pour le moment, je préfère les choses légères. Le piano, par exemple. J'adore ça. Si seulement je savais jouer. J'aime aussi le jazz – le piano jazz, notamment. Enfin, ça va un moment. J'ai de nouveaux projets pour mon avenir. Je veux soit être architecte, soit m'occuper d'enfants. Je voudrais aider les enfants malades, ou pauvres, leur offrir de belles vacances. J'aurai une maison à la campagne où je les ferai venir. En tout cas j'espère qu'un jour j'aurai une maison à moi, avec un bon mari et des enfants gentils. Il est bien rare que j'ose exprimer mes sentiments, que ce soit oralement ou dans ces pages. Pourtant, ce genre de sentiment n'a rien de tellement intime. C'est vrai, la plupart des filles espèrent la même chose. Il faut que j'apprenne ma leçon de français. Il vaut mieux que je ne dise rien du match de hockey contre Hudito, sauf pour préciser qu'on a perdu 5 à 0, comme dimanche dernier.

En trois ans et demi j'ai rempli sept carnets. J'étais définitivement acquise à la pratique du journal intime.

Mon père s'appelait David Van Hessen, mais la famille et les amis l'appelaient « Dago ». Ses parents lui avaient permis de faire les beaux-arts à condition qu'il apprenne en même temps un autre métier. Il était donc entré dans l'industrie du bois, pour devenir le représentant en Europe de la Ritter Lumber Company, établie à Columbus (Ohio). Il nous disait toujours qu'il se félicitait de son choix. Au lieu de vouer sa vie à l'art (au risque de nous faire vivre dans un galetas), il avait

décidé de subvenir correctement aux besoins de sa famille. Comme il disait : « J'aime bien mieux être un excellent amateur qu'un artiste de second rang. » Toutefois, l'art a toujours occupé une grande place dans sa vie. À la maison, on ne le voyait jamais sans ses carnets d'esquisses et ses tubes de peinture. Il avait transformé les toilettes du second étage en labo photo, et aménagé un petit atelier de sculpture dans un coin de son bureau. Il m'incombait, entre autres tâches, de veiller à ce que l'argile du tour qui se dressait derrière sa table de travail soit humidifiée en permanence. Mon père participait parfois à des expositions collectives, et ses voyages d'affaires à l'étranger lui permettaient de cultiver ses relations dans les milieux de l'art et d'échanger des idées avec des artistes tels que Käthe Kollwitz et Paul Prött.

C'est au cours d'un de ces déplacements qu'il avait connu ma mère, au mariage d'un ami commun. Maman prétendait qu'elle avait su tout de suite que ce beau Hollandais de haute taille était l'homme qu'elle épouserait, mais il fallut une seconde rencontre fortuite, dans une rue de Heidelberg, quelques mois plus tard, pour en convaincre également mon père. Celui-ci affirmait qu'il n'avait pas eu de meilleure idée dans sa vie que de prendre pour épouse cette jolie brune qui apportait un peu de gaieté, de couleur et de passion dans sa vie très « classe moyenne », flegmatique et taciturne. Après la Première Guerre, ils s'établissent à Amsterdam, et en 1920 naît mon frère Guus. Deux ans plus tard ils partent s'installer à La Haye, où mon autre frère Jules arrive en 1923, suivi par moi-même, la seule fille, en 1925.

Ma mère jouait du piano et avait une jolie voix, mon père jouait du violon et de la guitare ; ils entonnaient parfois des romances comme deux amoureux, et cela nous mettait en joie. Mon père aimait à nous lire de la poésie, ou des nouvelles signées de ses auteurs préférés, O. Henry et Mark Twain. On encourageait nos tendances créatives. Guus, qui aimait

particulièrement peindre les moulins à vent, partait souvent en expédition avec mon père, armé de sa boîte de couleurs et de son petit chevalet. Jules, lui, réparait les bateaux et fabriquait toutes sortes de véhicules à partir de matériaux de récupération. (Un jour, en voulant emmener promener mes poupées, j'ai vu qu'il manquait une roue à ma poussette. Je l'ai retrouvée sur un kart de son invention – celles-ci étant de plus en plus ingénieuses.) Quant à moi, je m'essayais à tout, de l'accordéon à la bande dessinée.

Même si, disait-on, mes tantes du côté paternel avaient mis du temps à s'adapter à leur belle-sœur exubérante et volontaire, je garde le souvenir de réunions de famille placées sous le signe de l'harmonie et de la chaleur humaine. On célébrait en grande pompe les anniversaires et les anniversaires de mariage, toujours marqués par des poèmes, des discours, des hommages composés dans un style fleuri, des démonstrations d'affection et d'admiration mais aussi, de temps en temps, des plaisanteries ou des caricatures narquoises dessinées par mon père.

Quand ma mère fêta son quarantième anniversaire, mon père lui offrit un disque de gramophone sur lequel nous avons lu chacun à notre tour un poème ou un petit discours. Il y avait aussi une chanson écrite par mon père qui se terminait par ces mots : « ... quand nous serons bien vieux, au terme de nos jours, je veux pouvoir te dire : “Allons, Hilde, nous n'aurons pas vécu en vain...” »

En 1939, mon père avait cinquante-huit ans ; il me restait trois années d'études secondaires et mes frères n'étaient pas encore entrés à l'université. Sachant qu'il ne toucherait pas de retraite, mon père n'envisageait pas de se retirer des affaires avant que ses trois enfants aient achevé leurs études. Chaque fois que je lui trouvais l'air soucieux, je m'imaginai que c'était à cause de moi. Je grandissais si vite qu'il me fallait

sans cesse de nouveaux vêtements, de nouvelles chaussures. Je le disais à ma mère : j'aurais fait n'importe quoi pour qu'il retrouve sa gaieté – je serais allée jusqu'à rapporter ma jupe neuve au magasin ou remettre mes vieux souliers, même s'ils me faisaient mal aux pieds. Mais elle me rassurait : c'était pour d'autres raisons qu'il était préoccupé, qui n'avaient rien à voir avec ma croissance rapide.

J'avais treize ans et la tête pleine de l'école, des amis et des possibilités de distraction. Mes amis étaient tout pour moi, et j'en avais beaucoup. C'était aussi le cas de Jules. Les siens m'intimidaient un peu parce qu'ils étaient plus âgés. Mais cela ne m'empêchait pas de les suivre partout chaque fois qu'ils me le permettaient. Parmi ses camarades d'école se trouvait Loet Velmans, que j'avais connu quand nous allions à la plage, dans notre petite enfance ; pour moi, c'était surtout le plus agile et le plus bronzé de tous les enfants qui jouaient sur les agrès.

C'est en classe de cinquième que j'ai rencontré Miep Fernandes, et plus précisément au club d'aviron du Lyceum. L'une comme l'autre, nous avons tout de suite su que nous serions amies pour la vie. Elle était en quatrième, donc un peu plus âgée que moi, et venait de rentrer d'Indonésie hollandaise, où était en poste son père, ophtalmologiste dans l'armée. Sa famille était originaire des Antilles. Nous nous sommes raconté nos histoires respectives, puis chacune a présenté à l'autre ses parents, dont nous avons décidé qu'ils pouvaient très bien être amis tant ils avaient de choses en commun. De fait, ils se sont liés et, parallèlement, d'autres relations se sont nouées, tout particulièrement entre mon cousin Paul et la grande sœur de Miep, Nina¹.

1. La fille aînée portait un prénom inhabituel, Guyanina (qu'on abrégait en «Nina»), en référence à la Guyane hollandaise, où elle était née.

Miep et moi avons décidé d'écrire ensemble un opéra-comique, un genre de farce de cabaret qui se passait dans un salon de beauté, avec livret humoristique et mélodies entraînantes. Il devait être représenté par le club de théâtre lors d'une soirée spéciale «théâtre et musique» devant toute l'école.

Mais, tout excitante qu'elle soit, la perspective de composer un opéra-comique a été supplantée par le voilier de plaisance qui venait de faire son entrée dans la famille. Nous l'avons baptisé *De Doolaard*, ce qui signifie «le vagabond», en plus d'être le nom d'un écrivain hollandais très populaire à l'époque¹. Chaque fois que nous le pouvions, mes frères et moi descendions à l'embarcadère admirer notre nouveau bateau. Nous étions tous passionnés de navigation, mon père y compris. L'été, nous allions nager, faire de l'aviron ou de la voile ; l'hiver, c'était le patin. La politique ne faisait pas partie de mes préoccupations. Je revois Jules lire le journal vautré par terre, appuyé sur ses coudes et battant des pieds en l'air, mais jamais je ne lui demandais de m'expliquer ce qui se passait. J'avais trop à faire pour me soucier de ces choses-là.

Toutefois, j'avais une espèce de pressentiment. Un soir, pendant que nous dînions, le téléphone a sonné. Mon père est allé répondre et j'ai surpris le regard inquiet de ma mère posé sur lui. Puis il nous a tourné le dos et, tête baissée, a pressé le combiné contre son oreille, comme pour mieux entendre ce qu'on lui disait, et ma mère a échangé un coup d'œil soucieux avec Omi. J'ai compris qu'il s'était passé quelque chose de grave. Mais ma mère nous a rassurés ; nous ne devons pas nous en faire. Nous avons protesté : nous ne voulions pas qu'on nous traite comme des enfants. Quand mon père

1. A. Den Doolaard avait publié en 1938 un ouvrage intitulé *Swastika over Europe*, dans lequel il prévoyait que la guerre contre l'Allemagne était inévitable, avertissement que nul n'avait voulu entendre. Le livre ne rencontra aucun succès.

a raccroché, je l'ai supplié de nous dire ce qui se passait. Il a fini par répondre :

– Mon frère, votre oncle Léo, vient de mourir.

« Ah bon, c'est tout ! » ai-je songé, soulagée. Je m'étais attendue à bien pire, je ne savais pas très bien quoi.

Dans mon journal, j'ai noté un poème dont j'étais assez fière :

L'ORAGE

*Des nuages menaçants planent à l'horizon,
Grouillant d'oiseaux qui avancent à tire-d'aile.
C'est pour bientôt,
C'est pour bientôt,
L'obscurité s'empare du monde.
Partout on cherche refuge,
Épouventé par cette malveillance en marche.
Bientôt voilà que cela éclate,
Un éclair de feu,
Un glas assourdissant se répand
Sur les maisons, les champs et les bois,
Puis embrase les arbres au fond du vallon.
Enfin, au summum de sa puissance,
Le ciel déchaîne toute sa violence.
Une détonation suivie d'un craquement,
Une boule de feu file, aveuglante,
Et soudain tout redevient calme,
C'est fini,
Et ceux qui le peuvent encore remercient le Seigneur.*

EDITH VAN HESSEN, 18 juin 1939

En septembre 1939, il était devenu impossible de ne pas voir qu'il se passait des choses effrayantes. Après l'invasion de la Pologne par l'Allemagne, on tombait sur Hitler en train

d'écumer et d'éructer chaque fois qu'on allumait la radio pour écouter les nouvelles, et sa moustache apparaissait dans tous les journaux. Je savais qu'il haïssait les Juifs. Puis la Grande-Bretagne et la France ont déclaré la guerre à l'Allemagne, et bientôt les forces armées hollandaises ont été mobilisées – au cas où.

Pour nous, les enfants, cela a entraîné une conséquence aussi excitante qu'imprévue : après bien des discussions, mes parents ont jugé souhaitable de construire un abri antiaérien. Celui-ci a été aménagé au fond du jardin, où il a pris la place d'un bon morceau de pelouse. Le jardinier l'a recouvert de gazon et ma mère a planté des jonquilles tout autour. On en a meublé l'intérieur de caisses vides qui faisaient office de tables et de sièges, en ajoutant quelques coussins pour égayer l'ensemble. Pour que ce soit encore un peu plus accueillant, des livres, des cendriers et une torche côtoyaient les masques à gaz que mon père était allé acheter, et bientôt notre abri est devenu le lieu le plus couru du quartier. Nous formions une société secrète et nous allions y jouer au poker à la lueur des bougies ; parfois même mon frère Jules et ses petites amies y jouaient à d'autres jeux mystérieux, auxquels je n'étais pas conviée.

Près de l'abri poussait un jeune poirier qui était le chou-chou de mon père. Au printemps, quand l'arbre était en fleur, il m'appelait pour me vanter la beauté de ses pétales blancs, qu'on aurait dits parés de joues roses, et des longues étamines toutes pleines de pollen qui se dressaient au centre et me faisaient penser aux cils de Betty Boop ! C'était là, m'expliquait-il, que le fruit amorçait sa croissance, « et quand elles seront mûres, Eetje¹, nous mangerons nos *propres* poires au petit déjeuner ! »

Tous les matins avant de partir au bureau, mon père des-

1. Un de mes surnoms.

cevait dans le jardin par l'escalier de la terrasse pour aller surveiller ses plantations, effleurant une branche par-ci et une tige par-là comme pour les adjurer de faire leur maximum. Et tous les matins nous étions tenus au courant de l'état du poirier. Enfin, six ou huit jeunes poires y ont fait leur apparition. Alors on nous a interdit de jouer au ballon dans le jardin. « Ne compromettons pas la récolte... »

Puis, un beau matin, mon père nous a rapporté trois petites poires pas encore mûres qui, tombées trop tôt de la branche, avaient été à demi picorées par les oiseaux. Le lendemain, il en a trouvé deux autres par terre. « Pourquoi ne pas cueillir les autres sans attendre ? » ai-je demandé. « Ce n'est pas une bonne idée, mon petit. Elles ne sont pas encore mûres », me suis-je entendu répondre. Mais moi, je n'y tenais plus ! Le suspense était insoutenable !

Enfin est arrivé le grand jour. Il ne restait qu'une seule poire. Nous sommes descendus tous ensemble voir l'arbre, et, suivant les instructions de ma mère, mon père a cueilli le fruit. Et ce qu'il tenait dans sa main, c'était la plus grosse poire que j'aie jamais vue. Il a transporté sa précieuse récolte dans le salon. Nous formions une petite procession solennelle derrière lui. Mon père a pris son couteau à fruits en argent.

La poire qui, de l'extérieur, était sans défaut, était pourrie jusqu'au trognon. Mon père a eu un sourire dépité : « Je crois qu'on a trop attendu... »

II

LES PASSEPORTS

Mon père avait pris la précaution de demander des visas d'entrée aux États-Unis pour toute la famille. Cela ne lui avait donné aucun mal, puisqu'il présidait une succursale de société américaine. M. Ritter, qui dirigeait la société mère en Ohio, avait proposé de nous parrainer, et signé une déclaration sous serment au consulat américain à Rotterdam. Malheureusement, il y avait un hic : Omi. En tant qu'ex-citoyenne allemande, actuellement apatride, elle ne trouvait pas sa place dans les quotas d'immigration. Les États-Unis étaient assaillis de demandes de visas de la part des Juifs allemands, auxquels ils avaient temporairement fermé leur porte. Il aurait fallu laisser Omi sur place. On avait assuré mes parents qu'une fois arrivés ils pourraient solliciter pour elle un visa de réfugiée, qui ferait l'objet d'un examen personnalisé. Mais ma mère n'imaginait pas un instant partir sans elle. Et mon père, incapable de l'y obliger, ne cessait de remettre sa décision. Pour lui aussi, partir sans Omi aurait été cruel. Par ailleurs, ses enfants ne lui rendaient pas la tâche facile : Jules et moi étions peu disposés à renoncer à notre voilier, à notre petite vie heureuse et à nos amis. Nous ne voyions pas du tout pourquoi on nous demandait de nous déraciner ainsi.

On décréta pourtant que Guus, qui était l'aîné, devrait partir. Âgé de dix-neuf ans, il allait être appelé sous les drapeaux. Or, il avait toujours été de constitution fragile. Pendant

toute la première partie de sa vie, une bronchite chronique l'avait obligé à rester à la maison. Suivant les préceptes d'un certain Dr Zuyling, le spécialiste qui s'occupait de lui, son état exigeait le repos complet, le bon air de la montagne et un régime alimentaire conséquent. À huit ans Guus avait donc été envoyé dans un sanatorium suisse, à Saanen, où on l'engraissa tout en guérissant sa bronchite. À son retour il était dodu et maladroit, et préférait la compagnie des adultes à celle des autres enfants. Beaucoup moins athlétique que Jules et moi, il ne prenait guère part à nos jeux. Jules était un beau garçon aux cheveux et aux yeux noirs, grand amateur de sports, extraverti et très apprécié des filles. Guus, lui, était plutôt du genre bricoleur solitaire ; il restait tout le temps dans sa chambre à trafiquer des postes de radio ou des amplificateurs, et je crois que mes parents se faisaient du souci pour lui.

En rentrant d'une conférence sur le thème « Complexe d'infériorité et quête de la perfection » donnée par Alfred Adler, le psychologue allemand, ma mère nous annonça qu'elle avait eu une révélation : Guus ayant été trop couvé, il fallait à présent qu'il apprenne à « se débrouiller par lui-même ». Alors qu'il lui restait à peine quelques mois avant de passer son diplôme de fin d'études secondaires, on lui imposa de s'embarquer séance tenante pour l'Amérique.

17 février 1940

Dès qu'il aura son visa, Guus partira en Amérique, à Columbus, travailler dans la forêt pour la société de papa. Il bénéficiera d'un sursis d'un an pour faire son service militaire. J'espère qu'il tiendra jusque-là, qu'on puisse tous être heureux et fiers les uns des autres. Le bonheur, c'est vraiment le plus important dans la vie. J'ai compris maintenant

que ce qui compte, ce n'est pas de recevoir mais de donner. Pour être heureux soi-même, il faut rendre les autres heureux. C'est vrai que je suis souvent vache avec mes frères, mais en fait on s'aime beaucoup.

Je mange tellement ces temps-ci que les gens n'en reviennent pas de me voir tout le temps en train de mâchonner, que je sois assise ou couchée. Je finirai au cirque dans le rôle de la plus grosse femme du monde, celle qu'on a le droit de piquer avec une épingle pour constater qu'il n'y a pas de trucage – quelle perspective séduisante ! Enfin, au moins je gagnerai correctement ma vie. Mais en réalité, ce que je veux c'est être médecin. J'ai pris cette décision il y a quelques mois déjà. J'espère que j'y arriverai. Je voudrais soigner les gens, et non faire des affaires et courir sans cesse après l'argent. On me dit de laisser ces choses-là à mon futur mari, mais je ne suis pas d'accord : c'est important de savoir faire des choses par soi-même en cas de besoin ; qui sait ce qui va arriver ? Il ne faut pas risquer de se retrouver les mains vides ; j'ai commencé à m'entraîner. Je m'habitue à la vue du sang, je m'arme de courage, et si je suis témoin d'un accident un jour, je me forcerai à regarder...

Le 1^{er} mars 1940, nous nous sommes entassés dans la vieille Chevrolet de mon père pour emmener Guus à Rotterdam, où était amarré son bateau pour l'Amérique. Je ressentais une vive admiration envers mon grand frère, qui me paraissait tout à coup tellement adulte, fort et courageux, en s'embarquant pour cette grande aventure si loin de la maison. Papa et maman l'ont serré dans leurs bras. Ils ne voulaient plus le lâcher. Il y a eu des larmes, des sourires fanfarons, des crâneries entièrement feintes. À ma grande honte, maman a continué d'agiter la main alors que Guus,

perdu dans la foule qui se massait sur le pont, ne pouvait sûrement plus nous voir.

17 mars 1940

On a reçu des tas de nouvelles de Guus. Des cartes, des lettres, des télégrammes... Ses premiers télégrammes étaient pleins de «stop» mais comme ça devenait trop cher, il a dû stopper de stopper ses phrases avec des stop. On vient d'en recevoir un qui dit : «Débarqué en Amérique en grande forme.» C'est formidable, pour papa et maman, de savoir qu'il est arrivé à bon port et qu'il a été pris en charge par la famille et les amis.

Pendant les vacances de Pâques, cette année-là, j'ai fait une balade de trois jours à vélo avec dix camarades d'école dans l'est du pays, en dormant dans des auberges de jeunesse. J'ai rempli des pages et des pages de journal intime avec le compte rendu détaillé du circuit : je raconte que j'ai tenu la main d'un garçon, je précise la teneur de nos repas frugaux, je décris les relations d'amitié qui me lient aux autres et nos grandes parties de rigolade. À côté de cela, le récit des événements mondiaux ou des problèmes de santé de mon père (qui souffrait du larynx) passait largement au second plan.

20 avril 1940

Il se passe des tas de choses :

1 – La politique : le Danemark fait maintenant partie de

l'Allemagne, et tous les matins en se réveillant on se demande si on est encore hollandais;

2 – je suis beaucoup sortie ces derniers temps, et je me suis bien amusée;

3 – papa a été opéré pour la troisième fois (par le Dr Fernandes, l'oncle de Miep) et parle beaucoup mieux qu'avant.

Et puis la soirée d'hier chez Kitty. Douze garçons et douze filles. On a joué à des jeux, dansé et mangé énormément. Jan de S. m'a ramenée à la maison, avec aussi Anneke et Riet. On était toutes en robe de soirée. *Très chic**¹. Évidemment, j'ai renversé de l'orangeade sur la mienne!

1. En français dans le texte, comme tous les mots ou expressions en italique suivis d'un astérisque. (N.d.T.)

III

L'INVASION

10 mai 1940 – 4 h 30

Je viens d'être réveillée par de grands bruits dehors. Tout ensommeillée, je n'ai pensé qu'à me rendormir. Mais là-dessus, je me suis rendu compte que ce que j'entendais, c'étaient... des coups de feu!

Tout le monde est debout. Les voisins sont à la fenêtre, on voit très bien leur pyjama et leur chemise de nuit. Je me sens très proche d'eux, tout à coup.

Des tas d'avions passent au-dessus de nos têtes. Les canons de défense antiaérienne installés dans le champ derrière chez nous tirent sans arrêt vers le ciel, une vraie folie – et les balles font de la lumière. Quel raffut! Comme si l'enfer lui-même se déchaînait! Je n'ai jamais vu ça de ma vie. Et c'est tellement près! Juste derrière la maison. Il y a un instant les balles passaient en sifflant au-dessus du toit ainsi que devant ma fenêtre. Partout on voit de gros nuages de fumée noire et aussi de petits nuages gris, comme des bulles. Pendant ce temps, le soleil se lève. La journée va être belle. Les jardins regorgent de fleurs printanières. Que va-t-il advenir de tout cela? Est-ce nous qui sommes contre eux, ou eux qui sont contre nous? En tout cas, ce n'est sûrement pas comme ça que ça devrait se passer. Que nous réserve l'avenir? Je l'ignore. Enfin, pour le moment les choses semblent se calmer. Le silence règne de nouveau. Je vais essayer de me rendormir un peu.

5 h 45

Cette fois c'est la bonne. Il faut qu'on s'habille. Sous nos yeux, un avion vient d'être touché en plein vol. Ce sont les Allemands. Il faut que je me lève !

Papa, maman et Jules s'étaient rassemblés dans ma chambre, et là, l'avion était descendu en piqué tout près de chez nous, la queue en flammes. Nous en avons déduit qu'il était allé s'écraser dans le Haagse Bos, le parc boisé où j'allais souvent me promener avec mes amis. J'ai vu descendre deux parachutes auxquels étaient suspendues deux petites silhouettes humaines qui avaient l'air de jouets. L'espace d'un instant, on est tous restés là, fascinés. Puis papa s'est écrié : « Les Allemands ! Habillez-vous, vite ! » Le mélange d'excitation et d'appréhension me donnait le vertige. J'avais l'impression d'être dans un film.

Les voisins étaient sortis dans la rue en pantoufles et robe de chambre. Papa est allé les rejoindre. À part mes parents, je n'avais encore jamais vu d'adultes en vêtements de nuit. Ce devait être grave. Je me suis habillée et je suis descendue. J'ai pris avec moi mon journal et mon crayon. Je me sentais investie d'une mission : relater les événements tels qu'ils se produisaient.

9 h 40

On est en guerre contre l'Allemagne. On se bat aux frontières. La radio diffuse en permanence des bulletins d'information. Presque personne ne va à l'école aujourd'hui. D'ailleurs je viens d'entendre à la radio que les établisse-

ments scolaires sont fermés. Il y a quelques minutes, pendant que j'étais dehors avec mon amie Jackie B. W., qui habite au coin de la rue, les tirs ont brusquement repris. On a dû courir à l'abri antiaérien. Affreux! Le monde est sens dessus dessous. Mais vous verrez, les Anglais et les Français vont venir à notre secours. Courage!

Je faisais écho aux déclarations de mon père. « Courage, nous avait-il dit. Gardons espoir. C'est tout ce qu'il nous reste à faire. » Agglutinés devant la radio, nous écoutions les bulletins qui donnaient des nouvelles du front. L'armée se défendait vaillamment à l'est et au sud. Le gouvernement ordonnait à tous les citoyens de coller du papier noir sur les fenêtres pour pouvoir faire le black-out quand la nuit tomberait. J'étais ébranlée, mais plus excitée qu'effrayée, comme à la veille d'un examen important, ou comme si je me tenais sur le plus haut plongeur à la piscine. Je me sens inexplicablement fière d'être hollandaise et bien décidée à me rendre utile de toutes les manières.

9 heures

On tourne en rond dans la salle à manger en se rongant les ongles. Dehors, tout est noir. Il y a du papier noir sur toutes les fenêtres. On a vraiment l'impression que les combats ont lieu à notre porte. Des tas d'Allemands ont été abattus. Des espions qui se faisaient passer pour hollandais et portaient l'uniforme de l'armée hollandaise. Une bombe est tombée sur des casernements juste au coin de la rue. Soixante de nos soldats au moins sont morts. Les pauvres! Tout se passe si près de nous. J'ai encore du mal à y croire.

Jules s'est engagé dans les pompiers. Il faut qu'il file chaque fois que la sirène retentit. Ce matin, comme j'étais sortie, j'ai dû gagner en vitesse un abri antiaérien. Mais pour le moment, c'est calme. Les Hollandais se battent comme des lions. Il faut simplement se montrer courageux, et surtout garder son sang-froid !

Pendant trois jours nous avons tourné anxieusement autour de la radio en nous efforçant de garder notre calme. La moindre rumeur devenait parole d'Évangile. Mon cousin préféré, Paul Van Hessen, qui, ayant dix ans de plus que moi, avait été mobilisé, passait nous voir avec son bel uniforme pour nous communiquer ses informations d'« initié ». Nous nous aventurons à l'extérieur pour nous approvisionner et aller contempler, effarés, les casernements bombardés, dont une partie n'était plus qu'un tas de ruines fumantes. Il y avait des checkpoints dans toute la ville. Paul nous a dit que si nous nous faisions interpellé par les soldats, ils nous demanderaient de donner un mot de passe : « Scheveningen », qui était le nom d'une ville portuaire voisine. Si on s'avérait incapable de prononcer correctement le son « sch » comme en néerlandais, on était considéré comme un espion et aussitôt arrêté. C'était bien connu, cet enchaînement de sons gutturaux était parfaitement impossible à articuler par un étranger, allemand ou pas. Je m'entraînais fièrement à répéter « Scheveningen » toute seule dans mon coin. Ce n'était pas *moi* qu'on prendrait pour une espionne, j'en étais sûre.

14 mai – le matin

C'est l'anniversaire de maman. On ne marque pas le coup, sauf par un déjeuner, parce que les Allemands occupent à présent la moitié des Pays-Bas et que la reine, la princesse, le prince et leurs enfants sont partis en Angleterre. Les Allemands ont franchi le Moerdijk¹. Qu'allons-nous devenir, maintenant que la reine a baissé les bras ? Paul est venu hier ; il a plutôt confiance. Enfin, on verra. Mais il est probable qu'on ne tiendra plus le coup très longtemps. Nos passeports sont toujours au consulat à Rotterdam. On peut se consoler en se disant que les Allemands sont en train de prendre une déculottée. On parle d'émeutes dans les villes. De tireurs isolés – des traîtres – qui tirent depuis les toits. Les gens ont beaucoup de courage. Les soldats comme le peuple. Mais pour combien de temps ?

14 mai – le soir

On a effectivement été très courageux, les soldats comme le peuple, mais cela n'a servi à rien. À son tour, le cabinet a fui en Angleterre. Aujourd'hui, à 12 h 30, nous sommes sortis, maman, papa, Jules et moi. La table était mise pour le déjeuner d'anniversaire de maman, mais papa a dit qu'on devait d'abord aller chercher nos tickets de rationnement à la mairie. Il y avait une foule énorme. La queue sortait jusque dans la rue. On a bien vu qu'on n'y arriverait jamais, même en y passant toute la journée. Tout à coup, les sirènes se sont déclenchées. Vite, à l'abri ! Après, tout le monde est revenu pêle-mêle reprendre sa place, et maman a réussi à s'insinuer en tête de file. Notre tour est venu en un rien de temps. Quel

1. Pont important sur la Waal, qui coupe le pays en deux.

coup de chance ! Sur le chemin du retour, on a dû s'abriter trois fois. La dernière alerte a duré une heure et demie. On était affamés ! Quand on a enfin pu se mettre à table, il était cinq heures !

Plus tard, Paul est repassé nous voir. Il était tout guilleret. (On n'arrêtait pas d'entendre les canons tirer sur les avions allemands tout là-haut dans le ciel.) Puis un autre visiteur est venu, un ami que Paul a connu dans l'armée ; lui aussi était d'excellente humeur, plein de courage et d'espoir. Évidemment, ils nous ont remonté le moral. Tout à coup, on a vu que tous les voisins étaient sortis dans la rue. Bien sûr, on est allés les rejoindre... et là... qu'est-ce qu'on apprend ? La radio vient de l'annoncer : la Hollande a CAPITULÉ !!! Baissé les bras ! À l'exception de Fort Zélande.

Je ne saurais dire à quel point la nouvelle a profondément choqué tout un chacun. Tout le monde (ou presque) est au désespoir. Paul est triste, abattu. Tous ses espoirs se sont envolés. Il est allé rendre son arme.

Nous sommes allemands, maintenant. Les Pays-Bas appartiennent à l'Allemagne. Nous avons finalement été obligés de nous rendre : ils ont tellement bombardé Rotterdam qu'il n'y a presque plus une maison debout, à ce qu'on dit, et pas un seul survivant. La ville a été littéralement rasée. Durant cette épouvantable guerre de cinq jours, quelque quarante mille¹ jeunes gens ont été tués. Pauvres mères, pauvres veuves, pauvres orphelins ! Ces gens n'ont même pas le moyen de savoir ce qui est arrivé à leur fils ou à leur mari.

Je prie pour qu'il n'arrive rien à ma famille. Demain ils vont venir occuper La Haye. Nous sommes désespérés.

1. Le chiffre exact est quatre mille.

Nous n'avions pas saisi à temps l'occasion de partir en Amérique. Nos passeports et les précieux visas dont ils étaient assortis s'étaient envolés en fumée avec le consulat américain, et toute la ville de Rotterdam par la même occasion. Ce soir-là, postés en silence devant la fenêtre de la chambre de Jules, qui donnait au sud, nous avons vu au loin le ciel se teinter de rouge sang au-dessus de Rotterdam ; devant cette sinistre toile de fond descendaient des centaines de petits ballons noirs : les parachutistes allemands qui venaient occuper notre ville.

DICK VAN SWAAY

Pour moi, les premiers jours de l'occupation allemande n'ont eu qu'une seule conséquence notable : ma part de tâches ménagères a brusquement augmenté. En effet, maman a dû se séparer de Jannie, notre domestique ; par la suite, mes parents devaient prendre bien d'autres mesures d'économie en prévision des temps difficiles. Mais à part cela, nous ne nous affolions pas. J'avais vu mes parents hocher la tête lorsque, le jour de la capitulation, certains de nos amis juifs étaient venus nous dire adieu avant de gagner le port de Scheveningen. Ils annonçaient qu'ils partaient ; ils allaient essayer de s'embarquer pour l'Angleterre. Mais le lendemain, ils étaient de retour, déçus et contrariés. Ils n'avaient trouvé que le chaos sur les embarcadères, où s'agitaient en tous sens des milliers de gens, juifs ou non. À notre connaissance, personne n'avait réussi à quitter le pays ce jour-là. Et maintenant, il était trop tard.

Les troupes allemandes nous ont bien fait sentir leur présence en entrant dans La Haye : impressionnés, nous les avons regardées défiler dans les rues au pas de l'oie en braillant des chansons de marche. Les soldats ne paraissaient pas très différents des militaires hollandais que nous avons salués en agitant le bras et en poussant des hurrahs à peine quelques jours plus tôt – à part bien sûr la croix gammée qui ornait leur brassard et le bruit de leurs bottes noires. Les Allemands

voulaient se montrer amicaux. Ils sifflaient les filles ou leur lançaient des clins d'œil et engageaient la conversation avec nous. Mais ils se heurtaient à un mur. Nous faisons comme s'ils n'étaient pas là, voilà tout.

19 mai 1940

Ça ne va tout de même pas si mal. Les quelques jours qui viennent de s'écouler prennent des allures de rêve enragé. Mais tout est revenu à la normale. Demain on retourne à l'école. Pourtant je n'ai pas vraiment la tête à ça. J'ai tout oublié. Jannie va s'en aller. Il faut qu'on fasse des économies. Il fait un temps magnifique. Dehors il fait encore jour. On a dû avancer les pendules d'une heure et quarante minutes. Je vais me coucher.

Un ou deux de mes camarades de classe ne sont pas revenus. Nous nous sommes dit qu'ils avaient dû trouver le moyen de rentrer dans l'armée qui s'était battue pour repousser les Allemands dans la province méridionale de Zélande. Jules est rentré un jour en annonçant que Loet Velmans, avec qui il était en classe, avait disparu en même temps que son cousin Dick Speyer (un garçon avec qui je jouais quand j'étais petite) et leurs parents respectifs. Nul ne savait ce qu'ils étaient devenus.

Les nouvelles n'étaient pas brillantes. Menno ter Braak, critique littéraire et auteur de premier plan que mes parents admiraient beaucoup, s'était suicidé. D'autres allaient l'imiter. Mon père apprit par un coup de téléphone que sa cousine Mary, qui occupait un poste important au sein du gouvernement et vivait tout près de chez nous, avait été retrouvée

morte dans sa cuisine alors que le four à gaz était allumé. Les visites de tante Mary, qui ne s'était jamais mariée, avaient été fréquentes, à défaut d'être très marquantes. Mes parents ont été très secoués par la nouvelle de son décès. Quant à moi, je ne comprenais pas du tout comment certains adultes pouvaient manquer à ce point d'espoir, de confiance en l'avenir, alors qu'il restait au monde tant de belles et bonnes choses – toutes choses, d'ailleurs, que j'avais la sensation de découvrir pour la toute première fois.

2 juin 1940

Le soir. Le calme s'est fait autour de moi. C'est le crépuscule. Le ciel est d'un bleu très doux strié de rose. De l'autre côté de la rue, je vois se dessiner les arbres dans lesquels les merles continuent de pépier. Léger bruit de pas dans le lointain. Puis des voix. Dans ma chambre, le petit réveille-matin émet son tic-tac sonore. Tout là-haut dans le ciel brille une étoile, juste en face de ma fenêtre. Elle est là tous les soirs, plus lumineuse que toutes les autres. Et tous les soirs je la regarde. Elle est si belle...

Nous étions sûrs que l'ennemi serait bien vite vaincu. Le cousin Paul affirmait qu'il ne franchirait jamais la ligne Maginot. Jamais! Elle était trop bien défendue. Pourtant, nous avons à peine eu le temps de nous retourner que la Belgique était envahie. Le 14 juin, Paris tombait.

14 juin

Excellente soirée. Papa a récité du Heine. Puis maman, Jules et moi avons pris la suite. Nina et Paul sont venus. On a fait de la musique. C'était vraiment formidable.

Paris est occupée par les Allemands. Mais ici, les choses se sont calmées. On ne peut pas en dire autant du reste du monde...!

Ma mère se plaignait. Elle ne se sentait pas bien. Mon père disait que c'était les nerfs, l'anxiété. Moi, je me culpabilisais ; je croyais que c'était ma faute parce que, égoïstement, je ne me préoccupais que de ma propre petite vie.

4 juillet 1940

(Je suis à l'école. M. Hilbert corrige des copies et nous n'avons rien à faire.) J'ai eu quinze ans hier. Le plus bel anniversaire de ma vie. La matinée a plutôt bien commencé. J'ai eu un bon pour acheter un vélo à trois vitesses, douze florins et demi en liquide, une magnifique paire de souliers, un tas de fleurs et de sucreries, etc. Le fleuriste a expédié un superbe bouquet de lis tigrés accompagné d'une carte où on pouvait lire : « De la part d'un admirateur anonyme », plus un bouquet de pois de senteur sans carte dont je ne sais pas du tout qui a pu me le faire envoyer. Mais bref... Déjeuner d'anniversaire en grande pompe, avec des invités, et le soir, encore des visiteurs – une vraie fête ! Et la plus belle surprise de toutes : un télégramme de Guus, en vers s'il vous plaît. Papa et maman étaient ravis. On a pris le thé en mangeant les trois gâteaux d'anniversaire qu'avaient confectionnés maman et Omi, plus

vingt-quatre petites pâtisseries et de la crème glacée. À neuf heures du soir on est tous passés au salon. Maman a chanté du Schubert, le grand-père de Miep a fait des tours de magie, mon ami Dolf a joué les *Papillons** de Schumann au piano, on a essayé de faire tourner les tables, Jules et moi avons récité un poème à deux voix (je me tenais derrière lui, lui cachait ses bras derrière son dos et c'était moi qui faisais les gestes à sa place, c'était très drôle). Les autres ont joué des saynètes, etc. Puis papa nous a interprété une version hystérique d'un poème de Schiller en récitant les vers dans le désordre; j'ai ri aux larmes. Je n'ai pas pu m'endormir avant une heure du matin tant j'étais excitée. Dommage, maman ne se sentait pas très bien; et en plus la fête lui a donné un surcroît de travail. Évidemment, je ne lui ai pas été d'un grand secours. J'ai été scandaleusement gâtée, et tout le monde a été formidable; je ne m'attendais pas à ce qu'on me réserve un traitement pareil pour mon anniversaire, vu les circonstances. Quel dommage que celui de maman soit tombé le jour de la capitulation de la Hollande! J'avais de la peine pour elle.

Je n'ai rien fait en classe de toute la matinée, à part écrire dans mon journal. En ce moment, on a M. Koolman; je ne sais pas ce qu'il raconte, je n'ai pas besoin d'écouter puisqu'on a déjà eu quatre cours sur le même sujet. Hannie, qui est assise juste devant moi, vient de se retourner pour me dire que tenir son journal, c'est du « nombrilisme ». C'est ridicule! Cela dit, il vaudrait mieux que je retourne m'intéresser au Rationalisme selon M. Koolman, maintenant.

L'été a passé à toute vitesse. Nous avons fait énormément de voile. Jules avait trouvé un petit boulot d'été dans une usine d'aspirateurs, mais ça n'a pas duré: il s'est pris la main dans une machine qui lui a gravement blessé deux doigts.

Ils ont mis presque tout l'été à guérir et on l'a dispensé de m'aider à faire la vaisselle. Quant à ma grand-mère, elle était à l'hôpital, où je lui rendais fidèlement visite. Je faisais partie de l'équipe féminine d'aviron; je m'entraînais pendant des heures sur les canaux proches du hangar à bateaux du Lyceum. Je dois reconnaître que ce zèle était en grande partie dû au fait que je m'étais sérieusement entichée d'un élève de terminale appelé Dick Van Swaay, qui assurait l'entraînement des rameurs. Cet été-là nous avons passé presque toutes nos journées sur l'eau, à naviguer, à ramer ou à nous provoquer mutuellement. J'étais aux anges chaque fois que ce garçon plus âgé faisait attention à moi; le seul problème était qu'il plaisait aussi à une de mes amies, Noeke. Mais de toute façon, en septembre il est entré à l'université, et moi je suis retournée à l'école.

6 septembre 1940

J'ai vraiment mal commencé l'année. Je rate tout ce que j'entreprends. Je suis désordonnée et désorganisée. Enfin, tant pis.

Tous les étrangers¹ ont été obligés de quitter La Haye. Ils ne sont plus autorisés à vivre qu'en de rares endroits du pays. La plupart leur sont interdits. Omi a reçu une notification. Mais elle est à l'hôpital. Espérons qu'on lui permettra de rester chez nous. Il se passe des choses suspectes et je n'aime pas ça du tout.

Il y a cinq filles et douze garçons dans ma classe cette année. Cet après-midi on a élu les délégués. C'est Dick R. qui a été choisi comme président et moi comme vice-présidente. Il

1. Par «étrangers» les nazis entendaient les Juifs réfugiés, surtout d'Allemagne, mais aussi d'Europe de l'Est.

n'était pas dit qu'on devait élire un garçon et une fille, mais c'est ce qui est arrivé. Je suis ravie et tout excitée.

J'ai également été désignée pour être secrétaire du club «Théâtre et Musique». Dans mon journal, je me plains d'avoir trop de devoirs de maths, je raconte que je travaille à mon opéra-comique et je parle des heures que je passe à m'entraîner en prévision des courses d'aviron sous une pluie battante (il a fait un temps affreux cet automne-là). Bien qu'en première année à l'université de Delft, Dick Van Swaay était resté dans l'équipe. Il avait promis de nous mettre au niveau pour les courses inter-établissements de novembre. Les après-midi où l'on n'avait pas école, c'est-à-dire le mercredi et le samedi, mes amies et moi nous retrouvions au hangar à bateaux de Leidschendam, à une bonne heure de bicyclette de l'école. Nous étions au sommet de notre forme – spirituelles, pleines de vivacité – quand Dick était là. Nous faisons des étincelles. L'ambiance était à la gaieté, à la légèreté, car toutes les filles voulaient lui plaire.

Noeke et moi étions ses «petites préférées». Il nous aimait bien et nous le savions. Après l'entraînement nous nous attardions sur place jusqu'à la tombée de la nuit, à jouer au poker, folâtrer et attraper des fous rires hystériques. À certains moments, je croyais deviner qu'il avait un faible pour moi; mais à d'autres je jalousais Noeke pour l'attention qu'il lui portait.

Un jour, après une séance d'entraînement particulièrement hilarante, nous sommes descendus au village de Leidschendam pour aller manger un milk-shake ou une crème glacée, et à un moment Dick a passé son bras sous le mien. J'ai été prise d'un frisson. J'étais au septième ciel. Littéralement transportée. Ce devait être la déclaration que j'avais tant

attendue. J'avais envie que cette petite promenade intime dure éternellement. Mais tout à coup j'ai entendu Noeke m'appeler. Elle marchait de l'autre côté de Dick. « Quoi? » ai-je lancé, toute à mon ivresse. Puis je me suis penchée en arrière pour entendre ce qu'elle me disait, et là j'ai vu qu'il avait *aussi* passé son bras sous celui de Noeke!

Une autre fois, nous avons décidé d'aller au Cineac après l'entraînement. Ce n'était plus aussi amusant qu'avant car les cinémas ne projetaient plus que des films allemands, mais au Cineac, qui passait exclusivement des actualités, on pouvait voir un petit film sur les Jeux olympiques de Berlin en 1936.

Il nous a d'abord fallu avaler d'interminables bandes d'actualités sur les « glorieuses victoires de l'Allemagne » avant ce qui nous intéressait : la finale de l'épreuve féminine de nage libre. Bientôt est apparue sur l'écran celle que nous attendions, Rietje Mastenbrook, la nageuse la plus rapide de Hollande, venue recevoir sa médaille d'or. On voyait ensuite hisser lentement le drapeau hollandais pendant qu'on jouait l'hymne national.

À côté de moi, dans la pénombre, j'ai senti que Dick se levait avec détermination. Il s'est mis au garde-à-vous pour saluer le drapeau. Les autres filles et moi retenions notre souffle. Il se dressait, solennel et seul, dans la salle de cinéma, et sa silhouette se détachait très nettement sur l'écran. Autour de nous les gens s'agitaient nerveusement. Comme eux, j'avais trop peur pour suivre l'exemple de Dick. Mais je ne devais pas être la seule à regretter de ne pas oser imiter cet acte de résistance tout simple.

Dès que la musique s'est tue nous avons filé aussi vite et aussi discrètement que possible. « Enfin, Dick! Qu'est-ce qui t'a pris? Tu ne te rends donc pas compte de ce que tu risques? » lui avons-nous soufflé après avoir tourné au coin de la rue.

« Et alors ! je m'en fiche ! » a-t-il répliqué d'un air de défi. Puis nous nous sommes séparés et chacun est rentré de son côté, à vélo, retrouver sa maison aux fenêtres opacifiées par le black-out.

C'est, à une ou deux occasions près, la dernière fois que j'ai vu Dick Van Swaay. Des années plus tard, j'ai appris qu'à l'époque où il batifolait avec nous il était déjà actif dans la Résistance. Il avait notamment fait passer plusieurs de ses camarades d'université en Angleterre. Lui-même a eu moins de chance. En septembre 1941, voyant qu'il était en danger, il s'est embarqué à bord d'un canoë équipé d'une voile, direction l'Angleterre. Mais lui et ses compagnons ont été arrêtés. Ils ont été emprisonnés par la SS à Rotterdam. Heureusement, il a réussi à s'échapper et à reprendre la mer à bord d'un autre canoë, le 14 novembre 1941. La mer a rejeté son corps à Noordwijk. Il avait vingt ans.